



Mai 68, vu par les yeux d'une enfant...



PHOTO: D. R.

EE : Tu avais 12 ans en 1968, qu'est-ce qui a changé dans ton rapport avec les adultes ?

Françoise Bleibtreu : Enormément. Avant, je ne voyais pas mon père militer et ma mère avait arrêté de militer pour s'occuper de ses enfants, de nous. En 68, je me suis aperçue qu'une femme pouvait militer, c'était nouveau pour moi ! Quand je l'ai vue en plein dans le mouvement, je me suis dit que je ne resterais pas à la maison pour élever mes enfants. C'est ce qui a conditionné plus tard mon engagement dans le mouvement féministe. A l'époque, le féminisme, on ne connaissait pas. Pour mon père, ces combats n'existaient pas, c'étaient les hommes qui militaient. Il est vrai que maintenant je ne milite plus, mais c'est pour d'autres raisons : militer où ?

EE : Qu'est-ce que tu savais du militantisme de ton père ?

FB : Pas grand chose, j'étais très petite quand il a arrêté. Je connaissais ce que ma mère me rapportait, ce que mon frère Jacques me disait. Je savais qu'il avait été trotskiste puis au PSU.

EE : Et dans ton rapport aux autres adultes ?

FB : Difficile de dire ce que ça m'a apporté sur le moment. Par la suite, que je me suis dit que j'étais capable d'argumenter par rapport à un adulte, d'avoir un raisonnement, de me battre politiquement. Quand je suis arrivée au collège, l'année suivante, je suis tombée sur l'AJS. Tout de suite je me suis engagée, ça me paraissait évident. Je ne connaissais pas les étiquettes. Je n'y suis restée que deux mois. Je me suis faite engueuler par mon père : « quoi, tu milites chez les lambertistes ! ». Mais c'est à partir du moment où je suis entrée au lycée que j'ai vraiment commencé à m'engager ...

EE : Pour la loi Debré, en 1973 ?

FB : Oui, à l'époque j'étais « meneuse ». J'étais à l'ORA. Dans les groupes trotskistes, on

me disait toujours : « Ah, mais je connais ton père ! ». Alors je me suis dit, chouette, je vais aller dans une organisation anarchiste, personne ne connaîtra mon père, ou mon frère. Le pire de tout, c'est quand je suis arrivée à l'ORA, tout d'un coup j'ai vu arriver un monsieur vers moi (c'était Daniel Guérin) qui me dit « je connais bien ton père »... alors là, j'étais effondrée. J'y suis restée tout de même à peu près trois ans.

EE : En 68, tu participais aux manifs ?

FB : Je n'ai participé qu'à deux manifs : celle sur l'ORTF où je portais cette fameuse petite robe dont parle encore ma mère, avec

plein de slogans qu'elle avait cousus dessus, et la grande, le 24 je pense, où on a sorti nos mouchoirs. On criait « au revoir De Gaulle », parce qu'il avait fait du chantage en disant « La chienlit, ça suffit ». J'étais frustrée, bien sûr, parce que j'avais envie de manifester, d'autant plus que mon frère aîné

Jacques était particulièrement actif comme responsable étudiant. Je me souviens que quelquefois je restais au local du syndicat d'où je voyais les manifestations. Une fois, un étudiant avait été durement matraqué et traîné par terre par les flics.

EE : Comment la vie était-elle changée ?

FB : J'étais enfant, mais on me parlait comme à une adulte qui comprenait les choses. Chez moi, ça discutait tard le soir. Surtout que mon grand-père, Jean Zyromski, vieux militant communiste, avait du mal à comprendre ce qui se passait.

EE : Quels sont tes souvenirs qui restent marqués ?

FB : Que je n'allais pas à l'école. Je ne sais pas si mon école était en grève ou pas, mais je n'allais pas à l'école. Et puis, plus rien ne fonctionnait normalement. Je me souviens des camions militaires pour assurer les transports. A l'époque on habitait un HLM à Bourg la Reine, en banlieue donc, et on marchait beaucoup. Quand les ouvriers se sont mis en grève, ça m'a beaucoup marquée, le fait que tout était paralysé, et qu'on pouvait avoir un tel poids.

EE : Quelles étaient les discussions avec tes copines et tes copains qui avaient peut-être des parents plus stricts, plus traditionnels...

FB : Je crois que j'avais des parents stricts, mais c'est sûr que mon univers était particulier parce qu'il était politisé. Dans mon HLM, il y avait des gens pauvres, des pieds-noirs rentrés d'Algérie, plutôt de droite, voire d'extrême droite. On était vraiment aux antipodes. L'autre choc pour moi, c'est que j'allais dans une école à Bourg la Reine, plutôt huppée. Je me sentais en porte à faux : j'étais la fille du médecin qui habitait dans un HLM mais dans une ville plutôt riche. Je n'avais pas du tout les mêmes réflexions, je ne parlais jamais politique avec mes copines, c'est clair. Je me souviens m'être bastonnée avec elles parce qu'elles traitaient ma copine algérienne de « sale bougnoule ».

EE : Avec le recul, quelle importance 68 garde pour toi ?

FB : Le fait de nous donner plus tard l'assurance d'être convaincus qu'on avait raison de se battre. Je pense à la loi Debré par exemple. Il y avait aussi en arrière fond le fait qu'il fallait avoir des propositions. J'ai toujours l'impression qu'on n'avait pas su, au final, construire suffisamment de propositions alternatives pour barrer la route à De Gaulle. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MONIQUE MIGNEAU ET JEAN MALIFAUD

